Les filles du gardien de phare

Filles du gardien de phare 000-352.indd 3 18-08-27 08:13

Infographie : Chantal Landry
Révision : Hélène Ricard
Correction : Sylvie Massariol et Joëlle Bouchard

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pendziwol, Jean

[Lightkeeper's daughters. Français]

Les filles du gardien de phare / Jean E. Pendziwol.

Traduction de : The lightkeeper's daughters.

ISBN 978-2-7619-5103-6

I. Titre. II. Titre : Lightkeeper's daughters. Français.

PS8581.E553L5314 2018 C813'.54 C2018-941185-6
PS9581.E553L5314 2018

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*
Téléphone : 450-640-1237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc., filiale de Québecor Média inc.

Pour la France et les autres pays :
INTERFORUM editis
Téléphone : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone : 33 (0) 2 38 32 71 00
Internet : www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse :
INTERFORUM editis SUISSE
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLF S.A.
Commandes :
Téléphone : 41 (0) 26 467 53 33
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg :
INTERFORUM BENELUX S.A.
Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

09-18

Imprimé au Canada

© 2017, Jean E. Pendziwol

© 2018, Les Éditions de l'Homme, division du Groupe Sogides inc., filiale de Québecor Média inc. (Montréal, Québec)

Tous droits réservés

L'ouvrage original a été publié par HarperCollins Publishers sous le titre *The Lightkeeper's Daughters*

Dépôt légal : 2006
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN (version papier) 978-2-7619-5103-6
ISBN (version numérique) 978-2-7619-5125-8

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.

Conseil des Arts du Canada **Canada Council for the Arts**

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada
Canada

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Jean E. Pendziwol

Les filles du gardien de phare

Roman

Traduit de l'anglais (Canada) par Louise Sasseville

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une société de Québecor Média

Ce roman est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteure, ou sont utilisés de façon fictive et ne doivent pas être considérés comme réels. Toute ressemblance avec de réels événements, lieux, organisations ou personnes, mortes ou vivantes, serait une pure coïncidence.

© Jean E. Pendziwol, 2017

À Richard

Si aimable était l'isolement
D'un vaste lac, par un roc noir borné,
Et les hauts pins qui le dominaient alentour.

Le Lac
Edgar Allan Poe (1809-1849)

PREMIÈRE PARTIE

FINS ET COMMENCEMENTS

1

Arnie Richardson

Le labrador noir prend de l'âge. Ses pattes percluses d'arthrite avancent avec précaution sur le sentier usé, évitant soigneusement les racines et portant ses formes rebondies entre les épinettes et les peupliers. Sa truffe, tachetée de gris, rase le sol, en quête de l'odeur de son maître.

Il s'agit d'un rituel matinal, qui les mène des chalets de Silver Islet aux boisés de Middlebrun Bay : un rituel adopté lorsque le labrador n'était encore qu'un chiot dégingandé. Mais, même à l'époque, il y a toutes ces années, les cheveux de l'homme étaient blancs, ses yeux étaient ponctués de pattes-d'oie et sa barbe était parsemée d'argent. Aujourd'hui, ils ont tous les deux ralenti la cadence, l'homme et le chien, accablés par la raideur de leurs articulations, choisissant prudemment où ils posent leurs pas. Chaque matin, lorsqu'ils partent, aux premières lumières orangées de l'aube, ils s'accueillent l'un l'autre avec la simple satisfaction de savoir qu'ils ont une autre journée devant eux.

L'homme s'appuie confortablement sur une canne, faite d'un bâton de pin noueux poli par les vagues du lac Supérieur, puis verni jusqu'à briller dans son atelier. Il n'en a pas besoin avant que le sentier ne commence à monter ; il resserre alors la poigne, et le

Filles du gardien de phare 000-352.indd 15 18-08-27 08:13

bois devient une partie de lui-même, nécessaire et intégral. Il fait une pause au sommet d'une crête. Deux sentiers s'y rejoignent, celui par lequel ils sont montés et qui fusionne avec un sentier plus large, le plus souvent emprunté par les randonneurs qui fréquentent le parc provincial Sleeping Giant. Le parc est tranquille à cette heure.

C'est un endroit mystique, cette péninsule qui s'avance dans le lac Supérieur : les falaises au roc ciselé et les crêtes usées, mystérieusement sculptées par le vent, la pluie et le temps, ont pris la forme d'un géant assoupi dans un berceau d'eau grisâtre et glacée. D'après la légende, ce serait un dieu ojibwé, Nanibijou, qui serait étendu à l'entrée de Thunder Bay, ses formes impressionnantes ayant pris la dureté du roc, protégeant ainsi les riches dépôts d'argent. Ce n'est peut-être qu'un mythe, mais les gisements d'argent, eux, sont bien réels. Pour extraire cette ressource, il a fallu creuser des puits profonds sous la surface du lac Supérieur, où les mineurs ont suivi les veines de minerai, en risquant constamment de percer la paroi jusqu'à rejoindre les eaux du lac. La mine a entraîné la construction de la ville, un hameau, à vrai dire, une poignée de maisons de bois, une forge et un magasin, qui ont tous été abandonnés lorsque le lac a gagné la partie et englouti les dépôts d'argent. Après quelques années, les plaisanciers sont arrivés, ont dépoussiéré les parquets et les tables, fait briller les fenêtres, fixé les bardeaux détachés, et Silver Islet a repris vie, ne fût-ce que pendant la belle saison, chaque année. Depuis des générations, la famille de cet homme passe l'été dans l'une de ces maisons, et y séjourne quelques jours, ou même quelques semaines, au cours de l'hiver, lorsque la météo le permet. Il parcourt ce sentier depuis son enfance.

L'homme et le chien amorcent leur descente vers le rivage, la queue du chien dessinant des demi-cercles dans l'air derrière lui, le bâton de l'homme frappant tour à tour la terre humide et le roc solide, à mesure que le sentier serpente vers la baie. Le lac Supérieur commence à s'agiter, s'ébrouant pour se débarrasser de la brume

Filles du gardien de phare 000-352.indd 16 18-08-27 08:13

qui s'était abattue sur lui pendant la nuit. Les cornes de brume des phares de Trowbridge et de Porphyry, maintenant silencieuses, ont passé les dernières heures avant l'aube à guider les navires invisibles qui louvoyaient prudemment en direction de Thunder Bay, passé le cap situé au pied de Sleeping Giant, vers l'Isle Royale et les routes maritimes du lac Supérieur. Mais le soleil et le vent qui se lèvent ont chassé la moindre volute de brouillard, et au lieu du sinistre signal sonore des cornes de brume, ce sont les oiseaux qui se font entendre de l'homme et de son chien.

L'avertisseur aurait été un accompagnement plus approprié.

Le pas du chien s'accélère, à mesure qu'il se rapproche du lac. Ses os sont fatigués et sa vue est mauvaise, mais c'est un labrador, et il ressent l'appel de l'eau. Il dépasse l'homme et bondit vers la plage de Middlebrun Bay, saisissant un bâton dans l'amas de débris rejetés par les vagues au cours d'une récente tempête. Il court le long du rivage, et le lac efface ses pistes aussi vite qu'il les étampe dans le sable.

L'homme n'est pas très loin derrière, mais suffisamment pour que le chien ait repéré le bateau avant que les premières empreintes de pas de son maître ne s'impriment sur la grève. La vision du labrador est voilée, mais il sent la présence du bateau, et en discerne la forme entre les rochers, les arbres et la plage. Il se tient dans l'eau, aboyant, après avoir échappé et oublié son bâton.

Le bateau fait environ huit mètres de longueur, sa coque de bois, fendue, est béante à bâbord, la bôme se balance au gré des vagues. Chacune des vagues soulève le bateau au-dessus des fonds rocheux pour le laisser retomber dans un frémissement. La grand-voile est encore hissée, mais elle bat au vent, déchirée. Le bateau gîte, sa cale est percée, le lac s'y faufile. L'homme n'a pas besoin de lire son nom sur la poupe : il sait qu'il y est écrit, en lettres cursives, *Danse avec le vent*.

Le sable se retire sous ses pieds tandis qu'il se précipite vers le bateau, ses traces de pas étant ponctuées par celles, arrondies, de sa canne, de sorte que le tout ressemble à un message en morse.

Filles du gardien de phare 000-352.indd 17 18-08-27 08:13

La baie est peu profonde, mais des rochers longent son extrémité, et c'est là que gît le bateau. Il ne s'attarde guère aux clameurs du labrador ; il demande plutôt à voix haute s'il y a quelqu'un à bord. Il trébuche en se dirigeant vers la pointe, et tombe dans l'eau glaciale. L'engourdissement monte le long de ses jambes, s'agrippe à lui, mais il n'en tient pas compte, poursuit son chemin sur les pierres, évitant l'intervalle entre le bateau et le rivage, et il se hisse dans le cockpit en frissonnant.

Il n'était jamais monté à bord du *Danse avec le vent*, mais il risque tout de même d'être submergé par un afflux de souvenirs, tandis qu'il observe tout autour de lui, du gouvernail cassé à la drisse rompue. Il se rappelle le fort qu'ils avaient construit tous les deux avec du bois de grève lorsqu'ils étaient enfants, les coups qui se faisaient sentir sur le fil de sa canne à pêche lorsqu'ils s'étaient embarqués sur le voilier *Pois de senteur* pour aller taquiner le poisson dans le Walker's Channel, seuls pour la première fois, le goût de la bière qu'ils avaient partagée, volée dans un panier à pique-nique et emportée sur la plage noire de sable volcanique, à l'extrémité de Porphyry Island. Il entend murmurer des noms : Elizabeth et Emily.

— Bon Dieu, Charlie, s'écrie-t-il en levant les yeux vers le mât et la voile loqueteuse, que survolaient très haut deux mouettes. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

Il y a soixante ans qu'ils se sont parlé, soixante ans depuis que Porphyry Island a été la proie des flammes. Il avait vu *Danse avec le vent* plusieurs fois, entendu bien des histoires à propos de son capitaine, d'Elizabeth et d'Emily. Mais lui et Charlie ne se parlaient pas. S'ils l'avaient fait, cela aurait témoigné de leur complicité, aussi bien intentionnée fût-elle, et aurait alimenté les regrets. Cela l'avait hanté. Pas une journée ne s'était écoulée sans qu'il pense à eux. Pas une seule.

Le vieil homme s'agrippe à un taquet pour ne pas perdre pied, et jette un coup d'œil dans l'escalier descendant jusqu'aux cabines. Un coussin et une casquette de base-ball flottent sur l'eau. Sur la

Filles du gardien de phare 000-352.indd 18 18-08-27 08:13

table à cartes reposent une pile de livres, de la toile à voile délavée, à côté d'une pelote de ficelle.

Il s'assoit sur le siège de l'homme de barre. Le labrador est silencieux. Seuls les oiseaux viennent interrompre ses pensées, suivis du murmure du vent et du lac, puis des grincements du bateau. Charlie Livingstone n'est pas à bord.

Le *Danse avec le vent* est désert, à l'exception de la lueur vacillante d'une lanterne au kérosène, faible mais persistante, fixée à la bôme, tel un phare.

2

Morgan

Quelle foutue perte de temps ! Un tas de bien-pensants, assis entre eux à rêver à des politiques idiotes. *Nous explorons…* comment ont-ils appelé cela ? « Des processus de réadaptation thérapeutique. » Ils peuvent dire qu'ils ont essayé, qu'ils ont tenté de faire preuve de compassion envers quelque défavorisé (*regardez comme nous sommes brillants et prévoyants !*). Isolés dans leur petit monde, où leurs enfants polis et parfaits fréquentent l'école et font leurs devoirs, où leurs pétitions visent à bannir la malbouffe et à mettre fin à la famine en Afrique, où ils jouent dans une ligue de baseball et où ils ne rentrent jamais à la maison en état d'euphorie, le samedi soir. Ils se complimentent en disant : « *Regardez comme nous sommes de bons parents. Regardez comme nous sommes de bons citoyens.* » Si seulement ils savaient.

Laissez-les poser un petit pansement sur une plaie béante, laissez-moi poser les pieds sur le bon sentier. Je vais présenter mes excuses et accepter leur compassion. Ce n'était pas ma faute, vraiment. C'est le système qui m'a laissé tomber.

Quelle foutue perte de temps !

Ils ont fouillé mon sac à dos. J'aurais dû m'en débarrasser avant de me rendre chez McDonald. Ou, du moins, me débarrasser des

Filles du gardien de phare 000-352.indd 21 18-08-27 08:13

bombes de peinture en aérosol. Je n'ai pas réussi à m'en sortir. « *Non, monsieur l'agent. Je n'étais pas près de la maison de retraite Boreal. Non, monsieur. Je n'ai rien à voir avec ces graffitis. Ces bombes ne sont pas à moi. Je ne faisais que les tenir pour un ami. Lequel ? Hum… Il n'est pas ici.* »

Trous du cul. Personne n'a pris ma défense. Personne. Ils ont tous gardé les yeux baissés en tétant leur Coke Diète, le visage figé dans la même attitude condescendante que leurs parents. « *Pauvre elle. Peut-on vraiment la blâmer ?* »

Apparemment, ils le pouvaient.

Lorsqu'ils m'ont ramenée à la maison, j'ai constaté que Laurie était contrariée. Elle m'a servi son sermon sur la déception qui me fait lever les yeux au ciel. J'ai été placée chez elle et Bill il y a un peu plus d'un an, et même s'ils agissent comme si je comptais pour eux, je m'en fous. Ce ne sont pas mes parents, et ça ne m'intéresse pas de faire semblant. Je ne resterai pas longtemps. Je suis juste un enfant en famille d'accueil, parmi le flux d'enfants qui passeront dans ce foyer d'accueil.

L'autobus s'arrête brusquement devant un immeuble tentaculaire et me dépose devant la maison de retraite Boreal avant de repartir. Je suis là, seule dans cette rue tranquille bordée d'arbres, alors que la bise m'enveloppe dans son tourbillon. Ici et là, des feuilles tombées se sont accumulées en tas, le long du trottoir. Je les suis jusqu'à l'entrée.

Mon Dieu, que je déteste l'automne !

La porte est verrouillée et je m'y heurte à quelques reprises avant de remarquer l'interphone. Bien sûr qu'elle est verrouillée. Cet endroit regorge de vieillards pleins aux as, de ceux qui peuvent se payer des infirmières privées et des cuisiniers à plein temps, avec vue sur le lac. Comme s'ils s'en souciaient. Ils ne se rappellent probablement pas ce qu'ils ont mangé pour déjeuner. J'appuie sur

Filles du gardien de phare 000-352.indd 22 18-08-27 08:13

le timbre, et une voix se fait entendre par le haut-parleur de l'interphone. Je n'ai rien compris, mais je suppose qu'ils me demandent mon nom.

— C'est Morgan. Morgan Fletcher.

Il y a une longue pause avant que je n'entende le bourdonnement de la porte qui se déverrouille.

Je repère le bureau de l'administration et je cogne sur le cadre de la porte ouverte. Derrière le bureau, une femme d'âge moyen consulte des dossiers.

— Asseyez-vous, Morgan, dit-elle, sans se donner la peine de me regarder.

Alors, je me perche sur le bord de l'une des chaises et j'attends. Une plaque de bureau, à peine visible parmi les piles de papier, dit : « Anne Campbell, infirmière autorisée, directrice administrative. » Je suppose qu'elle va administrer ma « réadaptation thérapeutique ».

— Très bien.

Mme Campbell soupire, un dossier à la main.

— Vous êtes Morgan Fletcher, dit-elle en retirant ses lunettes et en les plaçant sur le bureau. Je vois.

Je sais ce qu'elle voit. Elle voit ce qu'elle veut voir. Elle voit mes cheveux noirs et lisses, colorés de façon à luire comme l'ébène. Elle voit le khôl qui encercle mes yeux gris, mes jeans serrés et mes hautes bottes noires, et la rangée de dormeuses en argent sur mes lobes. Elle voit mon visage pâle que j'ai encore pâli, et mes lèvres écarlates. Elle ne voit pas que je suis peut-être un tout petit peu craintive. Et je ne le lui laisserai pas voir.

Je m'affale sur ma chaise et je croise les jambes. C'est donc ainsi que cela se passera. Bien.

Mme Campbell ouvre le dossier, puis elle me regarde de nouveau.

— Eh bien, Morgan, des heures de travail communautaire, c'est cela ? Je vois ici que vous avez accepté de nettoyer les graffitis et de collaborer à d'autres travaux d'entretien sous la direction de

Filles du gardien de phare 000-352.indd 23 18-08-27 08:13

notre superviseur à l'entretien. Vous viendrez ici tous les mardis et jeudis après l'école, pendant les quatre prochaines semaines.

— Ouais.

Je cogne le bout de ma botte contre le bureau et je me regarde les ongles. Ils sont rouges, comme mes lèvres. Rouge sang.

— Je vois, dit-elle.

Une fois de plus. Mme Campbell fait une pause, et je constate qu'elle m'étudie. Je sais ce qui figure au dossier. Je ne veux pas de son jugement. Pire, je ne veux pas de sa pitié. Je pose mon regard sur une plante-araignée qui orne le dessus du classeur. Elle soupire encore.

— Eh bien, j'imagine qu'il faudrait vous présenter à Marty.

Elle laisse le dossier contenant mon passé sur son bureau, et je n'ai pas le choix : je dois la suivre dans le couloir.

Marty est vieux, mais pas comme ceux qui vivent ici. Il me fait penser à un père Noël sans barbe, avec son ventre rond encadré de bretelles. Ses sourcils semblent vivants, s'élançant dans toutes les directions, blancs comme la neige et touffus. Ils compensent l'absence de pilosité ailleurs sur sa tête : le sommet est lisse et brillant, entouré d'une couronne de cheveux, d'une oreille à l'autre. Ce sont les yeux sous les sourcils hirsutes qui me frappent le plus : un regard bleu perçant, de la couleur d'un ciel d'hiver.

Marty est assis à son bureau, une vieille table à cartes tassée contre le mur d'une salle de fournitures encombrée. Sur la table, une pile de journaux et un livre dont la couverture est ornée d'une peinture représentant des danseuses. Je reconnais un tableau de Degas. C'est l'un de mes préférés. Notre vieux livre tout abîmé était illustré des œuvres de tous les peintres, mais c'était Degas qui me plaisait le plus. Marty en utilise probablement les pages pour essuyer ses pinceaux.

— Voici Morgan, dit Mme Campbell.

Il se lève, ajuste ses bretelles et me fixe de son regard bleu glacial jusqu'à ce que je ne puisse plus le supporter et que je baisse les yeux sur le carrelage taché à mes pieds.

Filles du gardien de phare 000-352.indd 24 18-08-27 08:13

— Morgan, dit-il en hochant la tête. Je t'attendais. Il vaudrait mieux que tu enfiles des bleus de travail.

Mme Campbell tourne les talons et s'en va sans dire un mot.

J'ai l'impression que c'est plus à cause de Marty que de Mme Campbell que je suis ici.

3

Elizabeth

Le thé est arrivé avec la ponctualité habituelle. C'est l'une des choses qui me plaisent, ici.

Je suppose que mon inclination pour la routine est un vestige de mon enfance au phare. Pendant tant d'années, ma vie s'est mesurée en heures et en minutes, divisée en fragments de temps pendant le service et hors travail, ponctuée par le moment d'allumer la lanterne, de remonter le mécanisme, de vérifier le combustible.

Je commence à me sentir chez moi, ici. Après tant d'années. Combien, au fait ? Peut-être trois, maintenant. Les jours se confondent ; les saisons s'imbriquent les unes dans les autres, et j'en ai perdu le compte. J'ai eu de la chance de trouver cette place, où j'ai pu garder une certaine partie de l'indépendance qui me tient tant à cœur, tout en ayant accès aux soins nécessaires. Et puis, le moment était venu de rentrer, de laisser derrière moi la petite villa de Toscane, qui a été notre refuge pendant plus d'un demi-siècle. Nous avions décidé qu'elle serait assez près de l'eau pour entendre les mouettes et le ressac. Et, même ainsi, j'ai toujours trouvé que la mer Ligurienne n'avait pas le tempérament capricieux du lac Supérieur, que c'était seulement un chez-moi substitut. Nous étions aussi heureuses qu'on puisse l'être, couple

Filles du gardien de phare 000-352.indd 27 18-08-27 08:13

bizarre que nous étions, loin des regards indiscrets. Et nous avons laissé notre marque, notre héritage, en quelque sorte. Bien sûr, le mien n'est pas aussi reconnu : seulement quelques livres, dont certains sont encore en vente dans les boutiques de cadeaux et les galeries d'art du monde.

Je suis assise dans le fauteuil de Papa, les genoux recouverts de l'afghan qu'Emily et moi avons tricoté. J'ai ouvert la fenêtre, invitant la brise d'automne à entrer dans la pièce.

Je dois faire attention de ne pas m'ébouillanter avec le thé. Mes doigts explorent le plateau, parcourent la petite théière, les contours du bec, de l'anse. Mon autre main trouve la tasse. Je compte, tout en versant. Je sais que je peux compter jusqu'à cinq pour la remplir. Ils m'ont donné des sachets de sucre ; toujours deux, même si je n'en utilise que la moitié d'un. La cuiller n'est pas à sa place habituelle, et je la trouve à côté du lait. Lorsque j'ai terminé, j'approche la tasse de mes lèvres, je souffle doucement dessus, plus par habitude que par nécessité, et je bois une gorgée. Dans un soupir, je laisse le fauteuil de Papa m'envelopper.

Je me laisse aller à rêver que je suis encore jeune, que j'ai les cheveux noir corbeau, que j'ai le regard perçant. Dans mes rêves, je danse. Je suis revenue dans l'île de mon enfance, sur la plage de sable volcanique noir de Porphyry, où le lac vient lécher la rive et où le vent agite les joncs. Je me penche pour cueillir des épervières orangées et des boutons d'or, pour les ajouter au bouquet de marguerites que je tiens déjà. Emily est là aussi, magnifique et silencieuse Emily qui a toujours eu un pied dans le monde des rêves. Nous joignons nos mains, les deux parties d'un tout, et nous rions, dansons et tournoyons jusqu'à en tomber sur la terre chaude, à bout de souffle, d'où nous observons les nuages qui se pourchassent dans le ciel d'été.

Mais dernièrement, un loup s'est insinué dans mes rêves. Je peux le voir nous observer, entre les arbres. Sa silhouette apparaît et disparaît tour à tour entre les bouleaux et les sapins, longeant le rivage et nous regardant danser de ses yeux jaunes et froids. Emily

Filles du gardien de phare 000-352.indd 28 18-08-27 08:13

n'a pas peur du loup. Elle le fixe jusqu'à ce qu'il se couche sur la plage, attendant. Mais moi, il me terrifie. Je sais pourquoi il est ici. Le moment n'est pas encore venu. Mais, chaque jour, je constate qu'il se rapproche, et qu'il lui faut plus de temps pour se calmer.

C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai décidé qu'il était temps de retourner sur les rives du lac Supérieur. Ce lieu, malgré la douleur, malgré les souvenirs, est ce qui se rapproche le plus de chez moi, Porphyry Island et son phare. C'est ce qu'Emily aurait voulu.

Je bois une autre gorgée de thé. Il est déjà tiède. Le soleil d'après-midi entre à flots par la fenêtre et me réchauffe plus que le thé. Je tiens ma tasse avec précaution et tourne mon visage vers le soleil afin de le sentir pleinement.

Je peux entendre la voix de Marty à l'extérieur. Je sais qu'il est le cœur de cet endroit. Et puis, oh mon Dieu, il connaît la peinture presque autant que moi. Avant que je perde la vue, il m'apportait des livres sur la peinture et, pendant que nous sirotions notre thé, il tournait les pages et nous émettions des commentaires ou des critiques, en fonction du peintre. Il était avide de m'écouter relater mes voyages et lui transmettre une parcelle des connaissances glanées au cours d'une vie passée à parcourir les galeries d'art et à étudier les maîtres. *La femme, sur ce tableau, était la maîtresse du peintre*, disais-je alors que nous regardions une œuvre de Renoir. *Cette toile*, lui ai-je dit, *a été volée aux Juifs pendant l'Holocauste et a été retrouvée des décennies plus tard, dans un grenier en Italie. Un Américain l'a achetée, affirmant qu'elle avait appartenu à son arrière-grand-père en Hollande, avant la guerre*. Marty et moi, ce sont les impressionnistes que nous préférons. *Ce peintre avait embauché trois personnes pour prendre soin de ses jardins, d'immenses jardins, Marty, composés d'étangs, de sentiers et de toutes les fleurs imaginables. Regardez toutes ces couleurs*. C'est l'un des endroits que j'ai préféré visiter. Nous nous tenions sur le ponceau, d'où nous pouvions toucher la glycine. Mais la foule était trop dense et nous nous sommes éclipsées.

Filles du gardien de phare 000-352.indd 29 18-08-27 08:13

J'aurais dû savoir qu'il reconnaîtrait son œuvre, les lignes simples, le mouvement et l'utilisation qu'elle fait de la couleur. Ses yeux se sont faits interrogateurs, et les miens lui ont répondu. Il est la seule personne ici avec qui j'ai partagé des pans de mon passé. Il parle peu, mais il écoute. C'est suffisant.

Marty s'en est rendu compte, aussi, quand ma vue a commencé à baisser. Il n'a pas dit un mot. Il n'a pas dit qu'il m'avait vue tâtonner maladroitement, marcher d'un pas hésitant. Il a simplement cessé de m'apporter des livres et commencé à m'apporter des cassettes : Chopin, Mozart, Beethoven. Nous buvions notre thé et laissions la musique créer les tableaux que je ne pouvais plus voir.

Je crois qu'il comprend. Je crois qu'il sait à quel point je pleure Emily, si l'on peut appeler cela pleurer. J'étais Elizabeth et Emily, les jumelles, les filles du gardien de phare. C'est difficile d'être autre chose. C'est difficile d'être seulement Elizabeth.

Je sens un nuage cacher les rayons du soleil ; je sens la lumière diminuer, avec le peu qui me reste de vision. La brise fait siffloter les stores et je commence à frissonner lorsqu'elle atteint mes doigts par les interstices de l'afghan. Pour moi, l'automne est une période d'enchantement au cours de laquelle le monde revêt les couleurs des grands maîtres. Tant de gens appréhendent cette saison, splendide et romantique, et la considèrent comme l'antichambre de la fin, la mort hivernale. Mais moi, l'automne me fait sentir *vivante*. L'automne est un commencement et une fin, à la fois.

Je me détourne à contrecœur du soleil couchant et je repose avec précaution ma tasse à demi pleine sur le plateau. Je replie l'afghan et le dépose sur le bras du fauteuil. C'est l'heure. Avec de la pratique, je me lève et traverse ma chambre jusqu'à la porte, m'arrêtant brièvement à l'entrée, une main sur le cadrage, hésitante. C'est un rituel quotidien, qui me fait sentir complète, bien que brièvement. Je m'avance dans le couloir, quittant ma chambre pour me diriger vers l'autre aile.

Le loup devra attendre.